

INTRODUCTION

Préambule

Il est superflu de commencer cette introduction en résumant les études qui suivent: chacun pourra les lire. En revanche, il me paraît utile de rappeler la visée générale de notre recherche^(*). On verra mieux par là le pourquoi des textes ici rassemblés.

Nous nous sommes proposés de caractériser, autant que faire se pourrait, les raisonnements non formels qui ont cours dans les sciences humaines. Mais il faut bien reconnaître que ceci pose une question préalable: c'est de savoir si le problème fait sens. Il est en effet possible de produire deux sortes d'objections. D'abord que personne n'est capable de dresser une liste incontestable des sciences humaines, ensuite qu'au sein de chacune de celles qui seront retenues, on trouve des discours étonnamment différents les uns des autres.

Il paraît possible de répondre à la première objection en changeant simplement de point de vue, c'est-à-dire en s'efforçant de saisir le concept, non pas en extension, mais en compréhension. Prenons l'exemple de la géographie. Il est clair que cette discipline va être difficile à classer. Elle ne peut ignorer les conditions géologiques, pédologiques et météorologiques. En cela, elle devrait figurer parmi les sciences de la nature. D'un autre côté, il est non moins évident qu'en d'autres de ses aspects elle est intimement liée à la présence et à l'activité de l'homme. Elle devrait donc figurer dans la liste des sciences humaines. Ce n'est là qu'un exemple, mais il suffit, me semble-t-il, à autoriser un premier postulat.

(*) Requête no 1.326-0.81, financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Postulat 1 - Une discipline offre le trait "science humaine" si elle se propose comme objet d'étude un comportement humain.

Qu'une telle étude puisse conduire à la prise en compte de données physiques, cliniques, biologiques et autres ne suffit pas à lui retirer son caractère de science humaine.

La seconde objection est plus grave. Y. Gentilhomme a très bien montré combien, même dans les sciences dites exactes, "on réunit une grande quantité de 'variantes' dotées de caractéristiques diverses, pour ne pas dire discordantes" (GENTILHOMME, 1982, p. 106). Et il est vrai que le *Manuel pratique de psychologie expérimentale* de P. Fraisse (Paris, PUF, 1956) répond à ce que Gentilhomme appelle une "situation d'énonciation (socio-psycho-linguistique)" très différente de celle à laquelle répondait la *Science des rêves* de Freud. Vrai aussi que le même *Manuel* a une toute autre allure qu'un traité d'électrochimie. Il ne faut cependant pas oublier que notre propos est d'ordre logique. C'est donc de ce point de vue qu'il faut s'interroger sur les différences entre genres. Je répondrai à la question par un second postulat.

Postulat 2 - Toute science comporte des parties momentanément stabilisées et d'autres qui sont à l'état naissant. Les premières relèvent de *modèles*, c'est-à-dire que tous ceux qui s'en occupent étudient les mêmes objets réduits à un certain nombre de paramètres bien déterminés. Les secondes donnent lieu à des *schématisations*, dont les objets dépendent largement du point de vue auquel se place le chercheur et qui se modifient au cours de son discours.

Ce sont ces deux postulats qui ont orienté notre travail: *raisonnements non formels*, dans la mesure où ce sont ceux qui se déploient au sein des connaissances qui se cherchent encore et qui sont en formation; *sciences humaines*, dans la mesure où ces connaissances portent sur des comportements humains.

1. Raisonner

De la façon la plus classique qui soit, on peut dire qu'un raisonnement comporte toujours quatre éléments: des données, une question, un principe et une conclusion (par exemple SESMAT, 1951, § 105). Il n'y a pas grand'chose à dire des principes, soit qu'ils paraissent nécessaires ("le tout est plus grand que la partie!"), soit que, comme l'écrivait A. Lecomte, ils renvoient à l'idéologie du chercheur (LECOMTE, 1982, p. 36).

Les données, en revanche, demandent plus d'attention. Il peut arriver qu'elles permettent une déduction au sens fort du terme. Ainsi, de ce que cette fleur est une tulipe, je peux déduire que c'est une plante à bulbe. Cela tient à ce que la compréhension de /tulipe/ contient la note /bulbe/. La situation est celle d'un modèle, la déduction relève d'un raisonnement formel et cela ne nous intéresse pas directement.

Mais considérons l'exemple suivant emprunté à une étude de P. Centlivres (CENTLIVRES, 1981). Son propos initial est de montrer qu'aujourd'hui tout est rite: "la poignée de main dans la rencontre journalière, les rubriques récurrentes des médias, les stéréotypes de la vie quotidienne, la parade des canards au temps des amours" (p. 161). Il est bien clair qu'on ne saurait déduire ce qui précède de /rite/ et même qu'il y aurait quelque contradiction à vouloir le faire puisque /sacré/ est une note de /rite/. C'est donc par une toute autre espèce de raisonnement que l'auteur procède. Pour utiliser la terminologie de C. Péquegnat-Wülser (WÜLSER, 1982), il va déstabiliser l'objet rite, l'engager dans un processus dynamique et lui substituer en quelque sorte un nouvel objet, celui de rite profane. Alors que la conclusion d'une déduction ne contient jamais rien qui ne fut déjà contenu dans les données, cet autre type de raisonnement, que j'appellerai *inférence*, apporte toujours un élément supplémentaire, une information nouvelle (voir le texte c).

Bien entendu -et il s'agit-là d'un véritable Principe sans lequel une recherche comme la nôtre n'aurait même pas de sens- les transformations effectuées ne sauraient être quelconques. Elles doivent être commandées par la nature même de ce sur quoi il y a raisonnement. Aussi bien, dans la suite de son étude, P. Centlivres montre l'effacement progressif des emblèmes, la substitution de la famille à la collectivité lors des grands événements de la vie, la distance prise à l'égard des Eglises. Il a y là un phénomène fondamental qui est ce l'ordre de la causation, voire de la genèse (j'y reviendrai) et qui, au plan du discours prend la forme de descriptions et de récits.

C'est ceci qui constitue l'aspect proprement dynamique et créateur des raisonnements non formels et, en ce sens, on peut dire que la pensée procède du connu à l'inconnu. Soutenir comme on le fait parfois, qu'une telle démarche n'est pas scientifique, c'est refuser le postulat 2 de mon préambule, ce qui est naturellement parfaitement légitime. Mais c'est, en même temps refuser le nom de science à toute connaissance en devenir. Il est vrai toutefois que seul un modèle offre le genre de savoir qui permet la démonstration stricte. Aussi longtemps que l'on en reste à la schématisation, aux raisonnements non formels, il faut accepter de convaincre sans jamais prouver. Encore faut-il voir par quels moyens.

2. Représenter

Toute schématisation est une activité sémiotique. Chacune propose au lecteur des représentations qui l'orientent vers des référents sur lesquels il lui faudra faire un certain nombre de constatations (voir le texte d). Ainsi s'explique la fréquence d'expressions du genre: l'observateur a tôt fait de repérer, l'un des effets se discerne, des signes se lisent, remarquons la quasi-disparition, les rites ont changé sous nos yeux,... (tiré de CENTLIVRES, 1981).

Un premier trait donc des raisonnements non formels est d'en appeler directement à l'activité du lecteur et à son expé-

rience des choses. Bien entendu, il faut l'amener d'une part à voir, d'autre part à croire. Pour que l'observation soit plus facile, il convient de choisir les traits les plus saillants et les indices les plus visibles. De là le rôle déterminant des cas particuliers, des exemples qui se veulent paradigmatiques, de la pratique de raconter l'histoire et parfois même de rapporter la genèse des phénomènes en cause. Certains faits actuels ne sont lisibles que pour ceux qui en savent l'histoire.

Bien entendu, et c'est-là un deuxième trait des raisonnements non formels, la schématisation est d'abord faite du regard que l'auteur porte sur les choses, littéralement du point de vue auquel il se place. L'auteur est l'observateur-témoin privilégié: *veni, vidi*. Certes tout n'est pas si simple: personne ne peut avoir tout vu et il existe de faux témoins. Aussi n'est-ce pas par hasard si les connaissances qui se cherchent encore en appellent aussi largement aux citations, c'est-à-dire à d'autres témoins et qu'elles consacrent souvent plus de place à rapporter ce que les auteurs ont supposé, suggéré, montré, confirmé, à en estimer la qualité, qu'à traiter directement du problème. C'est que l'enjeu est considérable: il n'en va pas tellement de la vérité des énoncés que de l'existence même de ce sur quoi ils portent.

Ainsi, dans les schématisations, avant d'être posés par des définitions explicites et univoques, les objets sont d'abord considérés comme simplement existants et des glissements des uns aux autres sont possibles. Ceci constitue un troisième trait des raisonnements non formels. Je me contenterai de l'illustrer par un exemple tiré d'un texte de E. Morin.

"L'idée de Patrie contient en elle, non seulement la composante maternelle, qui s'identifie au corpus englobant de la Nation, mais aussi la composante paternelle qui s'identifie au commandement souverain de l'Etat" (MORIN, 1980, p. 439).

Tout se passe ici comme si le raisonnement procédait de *patrie* à *mère-patrie*, passait par le couple *père-mère*, poursuivait de *père* à *chef de famille* et s'achevait à *souverain*, donc à *chef de l'Etat*. On peut évidemment refuser le nom de raisonnement à de

telles démarches, mais on ne peut nier leur existence et elles entrent de droit dans notre étude.

Reste un dernier point. H.I. Marrou (MARROU, 1978, p. 142, cité par BEACCO, 1982, p. 138) remarque qu'en histoire -mais le fait est général dans les sciences humaines- les objets ne se situent pas tous au même niveau. Il distingue des objets à visée universelle (l'homme, la liberté), des objets de nature technique (le consul, le tyran) et des objets propres au domaine, c'est-à-dire déjà "modélisés" (l'hellénisme, la contre-réforme). Nous faisons l'hypothèse que, selon leur degré de généralité ou d'élaboration, ces objets ne se prêtent pas aux mêmes types de raisonnement. Il s'agit-là d'un problème très vaste qui, si nous en avons les moyens, fera l'objet d'une prochaine recherche.

3. Dire

L'usage d'une langue naturelle, par opposition à un langage plus ou moins mathématisé ou tout au moins explicitement codifié, conduit à s'interroger sur deux ordres de faits: les rapports qui peuvent exister entre 1) le linguistique et l'extralinguistique et 2) le rôle de la présence des interlocuteurs.

1) Il est frappant de constater à quel point, dans les parties encore non stabilisées de la connaissance, le travail sur les mots est considérable, au point que l'on peut parfois penser à de véritables "jeux de mots". Ainsi, pour en rester au même passage de E. Morin, on trouve entre autres des expressions comme "domination paternalisée/paternité dominatrice", "des *ego* égaux/des *ego* inégaux", "démonopoliser/démonopolariser". Il faut cependant être attentif à ce que le procédé n'est pas quelconque et qu'il se sert de couples de quasi-opposés. Or on sait que, qu'il s'agisse des sources de notre culture (Héraclite, Platon), de la pensée chinoise (le yin et le yang), de la "pensée sauvage" (Lévi-Strauss) ou de la pensée de l'enfant (Wallon, Piaget), les couples d'opposés jouent un rôle-clé dans l'appréhension du monde. Nous-

mêmes, à la suite de A. Culioli, n'avons-nous pas jugé utile d'introduire non des prédicats, mais des couples prédictifs (BOREL *et al.*, 1983)? Je ferais donc volontiers l'hypothèse, conforme d'ailleurs à l'idée de dialectique, qu'il s'agit-là, sinon peut-être de *la* source du dynamisme de la pensée, tout au moins d'une des conditions de raisonnements qui ne servent pas uniquement à confirmer ce que l'on sait déjà, mais à découvrir, à créer, des savoirs nouveaux.

Il est certes possible de traiter tout cela de verbalisme. Toutefois, à y regarder de plus près, ce n'est pas si simple et c'est ici qu'intervient l'extra-linguistique. Toujours pour m'en tenir à E. Morin et ne pas alourdir le corpus, on peut constater un double mouvement: l'un qui va des mots aux choses et l'autre qui va des choses aux mots.

"Il ne suffit pas d'être frère pour être frère" (p. 442) avoir les mêmes parents, définition de frère, n'implique pas la fraternité dans les choses. Inversement, "la mère...ne fait pas l'enfant" (p. 440, note 1): si biologiquement c'est la mère qui porte l'enfant, une femme ne peut être dite mère que grâce à son enfant. Comme l'écrit, F. François, il arrive souvent que la connexion linguistique ne soit "que le reflet de la connexion extra-linguistique" (FRANÇOIS, 1980, p. 263) et, ajouterais-je, qu'elle permette de découvrir quelque connexion extra-linguistique jusque-là insoupçonnée.

Si dès lors, on conçoit avec Piaget, que la causalité consiste à prêter aux choses les actions du sujet, on comprend comment il se fait que les raisonnements non formels se servent tout autant et même davantage de la causalité que de l'implication. Certaines marques langagières le montrent à l'évidence (voir le texte e).

2) En ce qui concerne le discours lui-même, M.-J. Borel y a distingué trois plans (BOREL, 1982, pp. 48-54). Je ne les reprendrai pas ici et me contenterai d'en souligner trois conséquen-

ces.

D'abord que la présence du locuteur conduit à de véritables modalités épistémiques. C'est ainsi que, dans les sciences humaines et parce que leurs parties stabilisées ne forment encore que des flots, le certain/non certain l'emporte très largement sur le nécessaire/possible. Ensuite, comme je l'ai rappelé plus haut, que le rôle de l'interlocuteur ne saurait être négligé. M. Charolles introduit à ce propos la notion de "projection situationnelle" (CHAROLLES, 1982, p. 158). Il s'agit de l'immersion du discours reçu au sein d'une situation imaginaire, mais qui permet au lecteur de reconstruire un "espace des inférences" (KOHLER-CHESNY, 1982) dans lequel des raisonnements cohérents soient possibles. Enfin que le cognitif n'est jamais entièrement détaché des interlocuteurs, ni même détachable. Les préconstruits et les non-dits demeurent nécessaires aux raisonnements (voir le texte a), sauf bien entendu à reconstruire après coup ce qui a été acquis, bref à passer de la schématisation au modèle.

Reste un dernier aspect, lié aussi à la présence de l'orateur et de l'auditeur: c'est celui des valeurs (voir le texte b). Les phénomènes du monde ne sont jamais indifférents à nos comportements. Ils sont bénéfiques ou maléfiques, familiers ou étrangers, agréables ou désagréables, bref ils apparaissent toujours sous certains éclairages et commandent ainsi des choix. Les raisonnements non formels ne peuvent donc omettre toute cette famille d'inférences que l'on peut appeler valorisantes.

En conclusion, contrairement à la connaissance provisoirement stabilisée, celle qui se cherche encore s'élabore en même temps qu'elle se communique. Elle relève ainsi de multiples mouvements de pensée dont plusieurs peuvent, sans abus de langage, être considérés comme de véritables raisonnements, même s'ils échappent au cadre rigoureux mais rigide de la logique formelle.

Bibliographie des textes cités

- BEACCO, J.-C. *Vers une description linguistique des textes historiographiques*. Thèse de 3e cycle, Université de Franche Comté, 1982.
- BOREL, M.-J., "Le raisonnement non formel: un cadre de réflexion". *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, no 41. Université de Neuchâtel, 1982.
- BOREL, M.-J. *et al.*, *Essai de logique naturelle*. Berne, Frankfurt/M, P. Lang, 1983.
- CENTLIVRES, P., "Les rites de passage: nouveaux espaces, nouveaux emblèmes", *Naître, vivre et mourir*. Musée d'ethnographie, Neuchâtel, 1981.
- CHAROLLES, M., *Etudes sur la cohérence et l'interprétation des discours*. Thèse d'Etat, Université de Franche Comté, 1982.
- FRANÇOIS, F., "Linguistique et analyse de textes", *Linguistique* (F. François éd.). Paris, PUF, 1980.
- GENTILHOMME, Y., "Lecture d'un texte scientifique: Introduction". *Pratiques*, no 35, 1982.
- KOHLER-CHESNY, J., "Les bornes du discours et l'espace des inférences", *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, no 41. Université de Neuchâtel, 1982.
- LECOMTE, A., "Les avatars du détachement", *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, no 41. Université de Neuchâtel, 1982.
- MARROU, H.I., *De la connaissance historique*. Paris, Seuil, 1978 (rééd.).
- MORIN, E., *La méthode. 2. La Vie de la vie*. Paris, Seuil, 1980.
- SEMIAT, A., *Logique*. Paris, Hermann, 1950.
- WÜLSER, C., "La modalité du point de vue, un point de vue sur le raisonnement", *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, no 41. Université de Neuchâtel, 1982.